

DISCOURS

PRONONCÉ SUR LA TOMBE

DE

M. LE PROFESSEUR MALGAIGNE

AU NOM DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

Par M. VELPEAU,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

MESSIEURS,

Encore une lumière, une des splendides lumières de la chirurgie, qui s'éclipse avant l'heure! Voyez le nombre des nôtres ainsi disparus depuis moins de vingt ans! D'un côté, Lisfranc et Sanson, Blandin et Bérard, Gerdy et Amussat, autour de Marjolin et de Roux; d'autre part, dans la phalange des plus jeunes, Vidal et Robert; puis Jamain, puis le tout jeune Simon, et Béraud, et Morel-Lavallée, et mon pauvre ami Bauchet, que vient de suivre Malgaigne! Ne dirait-on pas qu'en frappant ainsi à coups redoublés, la mort impitoyable cherche à se venger cruellement

des efforts que nous faisons tous, et toute la vie, pour lui soustraire ou lui arracher quelques victimes?

Inanité des choses d'ici-bas! qui n'eût envié l'auréole de Malgaigne? Position sociale élevée, réputation, honneurs, estime des savants, fortune, famille heureuse et dévouée, tout lui avait été accordé! Un coup de vent a tout brisé! Après quelques lointaines *nébulosités*, presque inaperçues d'abord, après quelques ébranlements sur son fauteuil de président, il tombe sur sa chaise curule pour s'éteindre lentement, ensuite, sans avoir pu se relever. Et, une fois le souffle divin isolé, dégagé de sa dépouille matérielle, tant de richesses scientifiques péniblement amassées iront-elles s'engloutir au sein de cette tombe, de ce triste champ, qui me rappelle, hélas! personnellement, tant de larmes et tant de douleurs? Des regrets amers s'exhalent de nos poitrines, des sanglots oppressent le cœur de ses proches et de ses amis, quelques pleurs et un peu de terre vont s'y joindre; puis cette intelligente machine que nous avons tous admirée va rentrer dans le néant universel!

Est-ce tout, est-ce une raison de décourager les générations qui survivent? Non. La vie de Malgaigne a été une vie de labeur; tout ce qu'il a obtenu, il l'a dû au travail, travail incessant, travail de toutes les heures, de tous les jours, travail surhumain, travail inouï, que sa mâle cervelle a fini par refuser, que sa délicate nature ne comportait pas! Places, emplois, honneurs, renommée, tout a été ainsi honnêtement, loyalement, noblement acquis! S'il est vrai, cependant, que l'homme actif use ainsi les deux tiers de sa vie à poursuivre et à conquérir des objets ou des biens dont il ne peut plus jouir, ou qui lui échappent, une fois qu'il les possède, il est vrai aussi que le travail, gouverné par une ambition légitime, est et sera toujours la principale, presque la seule source réelle du bonheur auquel il puisse prétendre sur

terre; la perspective éloignée, qu'on a sans cesse devant les yeux et dont on se délecte le long de la route, ne vaut-elle pas le bonheur lui-même?

Que de satisfactions! que de jouissances intimes après un concours, après un combat pénible ou laborieux, lorsque la victoire vient justement couronner vos efforts! Quel bonheur remplit l'âme de Malgaigne en arrivant par le concours au bureau central, à l'agrégation, et comme professeur à la Faculté de médecine! Comme il était heureux d'être ainsi parvenu! d'avoir été librement élevé par ses pairs à l'insigne honneur de présider l'Académie, et du juste succès de ses publications!

Loin d'amoindrir l'émulation, de refroidir l'ardeur des jeunes générations, de tels exemples seront donc toujours dignes de leur être présentés comme point de mire, comme but à atteindre!

M. Malgaigne est né à Charmes, dans les Vosges, d'un pauvre officier de santé, et, comme tant d'autres, sans fortune : il fit cependant de brillantes études universitaires. Doué de facultés hors ligne, il se montra de bonne heure, dans les examens comme dans les concours, ce qu'il devait être plus tard; en 1828, il marquait déjà sa place, dans le champ de la science, par un intéressant mémoire sur les fonctions du larynx, mémoire que la Société d'émulation distingua en lui accordant un prix. Chirurgien militaire, élève remarqué du Val-de-Grâce, il m'étonna et me séduisit, en 1829, à un de ses examens, moi, simple agrégé, par ses connaissances, son indépendance et l'audace de ses opinions. C'est à partir de là que je puis m'honorer de l'avoir eu un instant comme disciple, puis comme collègue, puis comme ami des plus sympathiques; de l'avoir suivi partout avec bonheur dans son ascension, d'avoir pu le défendre même contre quelques-uns de

ses rivaux qui lui refusaient certaines qualités, secondaires à mon sens, et comme s'il était donné à l'homme d'être parfait!

D'une activité, d'une ardeur dévorante, intrépide autant qu'enthousiaste et dévoué, il avait à peine soutenu sa thèse, en 1831, qu'il volait au secours des malheureux Polonais, comme chirurgien ou comme médecin, alors qu'ils étaient frappés au cœur par les soldats russes et décimés par le choléra, dont M. Malgaigne publia, à son retour, une intéressante relation.

Renonçant aussitôt à la carrière militaire pour entrer franchement dans la chirurgie civile, on le vit dès lors, en polémiste hardi, s'attaquer avec vigueur aux questions de haute valeur. C'est ainsi qu'à l'ombre de Dupuytren, il reprit, par ses bases, toute la question des luxations de l'épaule, au point de vue théorique et pratique; et que, pendant plusieurs années, il resta sur ce point en discussion animée avec un autre chirurgien militaire, M. Sédillot, maintenant une de nos gloires scientifiques les plus pures.

Les fractures de l'extrémité inférieure du radius, autre question en litige, excitèrent aussi sa verve, ses critiques et ses judicieuses remarques. Vers cette époque encore, il publia le *Manuel de médecine opératoire* qui a eu le plus de vogue, parce qu'il était le mieux fait, le plus au courant de la science et le plus original qu'on eût encore vu, manuel qui en est, je crois, à sa septième ou huitième édition. Le nombre de ses ouvrages est considérable, soit sous forme de mémoires, dans les divers journaux, spécialement dans celui qu'il rédigea pendant quelques années conjointement avec une autre victime récente, l'intègre, l'excellent M. Beau. Son mémoire sur les espèces de cataractes, ses recherches statistiques, son travail sur les os, ses différentes thèses d'agrégation et de professorat ont partout remué vivement les idées, les

opinions du monde chirurgical ; son *Traité des hernies*, ses *Leçons sur l'orthopédie* publiées par deux des brillants sujets de la jeune chirurgie, par M. Guyon et M. Panas, offrent un intérêt non contesté. Mais son ouvrage capital est le *Traité*, en deux volumes avec atlas, *des fractures et luxations;* c'est là qu'on le voit dans tout son jour, avec toutes les qualités qui le distinguaient.

Ce qui n'empêche pas que son *Traité d'anatomie chirurgicale et de chirurgie expérimentale* ne soit l'indice le plus concluant peut-être des hautes facultés de l'auteur. En effet, sans avoir jamais été anatomiste proprement dit, ne s'étant livré que très-peu aux dissections dans les amphithéâtres, il n'en a pas moins créé un livre d'un intérêt palpitant, rempli de détails, d'aperçus fins et de vues pratiques extraordinaires.

Son vaste savoir se reflète par-dessus tout dans la belle édition qu'il a donnée d'Ambroise Paré, son auteur de prédilection !

Un style abondant et facile, imagé, chaud, coloré, à la fois nerveux et souple, se remarque, du reste, dans toutes ses œuvres.

Mais, sur ce chapitre, il faut un autre lieu, un autre moment, et de plus longs détails pour faire connaître dignement la vie de M. Malgaigne. Un de ses anciens élèves, devenu son gendre, aujourd'hui un de nos chirurgiens, l'espoir de la science, qu'il a déjà enrichie de travaux importants, M. Le Fort se chargera indubitablement de ce soin.

Dans les hôpitaux, à la Faculté, aux Académies, M. Malgaigne s'est toujours placé d'emblée au premier rang. Ce n'est pas qu'il eût un goût très-prononcé pour les actions manuelles et le mouvement journalier de la pratique ; mais il était plein d'initiative, entreprenant, toujours prêt à mettre en œuvre de nouvelles res-

sources près des malades. A l'École de médecine, dans ses cours, nul n'a eu plus de prestige, n'a été plus éloquent, plus attachant que lui. Savant, doué de connaissances aussi variées qu'étendues, il savait toujours suivre avec éclat la filière des temps, et arriver au savoir du moment, après avoir parcouru et fait ressortir ce qu'il y avait d'analogue dans l'histoire aux questions qu'il traitait chaque jour.

Critique fin, clairvoyant, judicieux, parfois sarcastique ou mordant, s'il n'attaquait pas toujours avec sûreté, il savait au moins, même dans ses écarts, donner une tournure, un intérêt, un entrain des plus séduisants à son sujet. Ses leçons ont eu de la sorte un immense, un persistant succès!

Il faut le dire pourtant, c'est à l'Académie qu'il a obtenu ses plus beaux triomphes : toute la personnalité de M. Malgaigne était vivement accentuée; sa figure mobile et expressive, ses yeux pleins de vie et de rayonnement, sa démarche lente et sérieuse, sa physionomie un peu sardonique en faisaient, chacun le sait, un type particulier. Sa voix stridente, sa parole pénétrante, saccadée, brûlante, son geste, son timbre, sa mimique, l'ampleur de son langage, annonçaient l'énergie, la force de son esprit ou de ses pensées, et faisaient de lui l'orateur le plus saisissant, le plus entraînant, le plus écouté, le plus animé de toute la compagnie.

Il lui prit fantaisie, pendant nos troubles politiques, d'entrer à la Chambre des représentants ; et, comme il eut dans ce lieu le malheur de mal choisir son début, il éprouva un échec, et perdit l'occasion de prendre ainsi une position dont il n'aurait certainement pas tardé à se rendre digne.

Ses qualités oratoires étaient tellement développées, qu'ayant

plaidé lui-même sa cause dans un procès scientifique devant les tribunaux, j'ai entendu plusieurs membres éminents du barreau dire : « Si M. Malgaigne n'était pas un célèbre chirurgien, il fût évidemment devenu un grand avocat. » En effet toutes les qualités de sa parole associées à sa grande érudition, à son sens critique, à la pénétration de ses vues, en faisaient un ennemi aussi sagace que redouté dans les questions mal posées, dans les faits mal établis et de toute science suspecte et de mauvais aloi.

Comme tous les esprits de haute portée et vigoureux, M. Malgaigne a laissé son empreinte sur les diverses questions dont il s'est occupé sérieusement. Cependant sa ligne principale, le travail de sa vie, celui qui le passionnait davantage, a été de changer, à un double point de vue, la direction de deux grandes questions chirurgicales ; il s'est efforcé de substituer aux affirmations, aux formules d'à peu près, le jugement par les chiffres, par la comparaison des grands nombres, de faire prévaloir, en un mot, les statistiques bien faites en chirurgie.

Il s'est attaché, en outre, à démontrer que, pour connaître la valeur réelle des opérations chirurgicales, il ne suffit pas, comme on le faisait avant lui, de suivre l'opéré ou le blessé jusqu'à la cicatrisation des plaies, jusqu'à ce qu'on est convenu d'appeler la *guérison;* qu'il fallait, en outre, savoir ce que devenaient dans l'avenir les malades, afin de bien connaître les inconvénients, les difformités finales qui en sont les conséquences naturelles. On peut dire, à ce sujet, que la science a notablement changé de physionomie depuis M. Malgaigne, et que la pratique lui sera redevable, sous ce rapport, d'un véritable service. C'est une école nouvelle qu'il a instituée parmi nous, et qui se maintiendra en même temps que le nom de son auteur restera dans l'histoire à titre de grande figure, de la plus éblouissante figure chirurgicale peut-être de notre temps et de notre pays.

Ainsi donc les élèves perdent en M. Malgaine un professeur éloquent et plein d'un immense savoir; l'École de médecine, un de ses plus glorieux membres; l'Académie, son orateur le plus pénétrant, le plus profond, le plus brillant; la science chirurgicale, une grande et belle intelligence, un de ses plus valeureux champions; la France enfin, un de ses plus illustres et de ses plus laborieux enfants!

Paris — A. PARENT, Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue Monsieur-le-Prince, 31.